



## ACADEMIE DES SCIENCES ET LETTRES DE MONTPELLIER

Séance du 17/02/2003

Conférence 3814

### **CAMILLE SAINTPIERRE (1834-1881)**

**Médecin et Agronome montpelliérain**

*Par Jean Argelès et Jean-Paul Legros*

Nous allons relater la courte vie bien remplie d'un montpelliérain de talent : Camille Saintpierre. Il n'a pas fait partie de notre Académie et c'est dommage ! Beaucoup d'éléments donnés ici figurent déjà dans la deuxième édition de l'ouvrage que nous avons publié antérieurement sur l'histoire de l'Ecole d'Agriculture mais leur présentation y est dispersée [LEGROS et ARGELES, 1997]. Il nous a donc semblé utile de proposer une synthèse largement complétée. En plus, il n'est pas indifférent de présenter, devant cette assemblée, le portrait d'un homme qui a fréquenté à la fois l'Ecole de Médecine et l'Ecole d'Agriculture.

Nous disons Ecole d'Agriculture pour simplifier. Suivant les régimes, l'établissement a été successivement Ecole Régionale d'Agriculture (dans son implantation première dans le département de l'Ain sous la seconde république), Ecole Impériale d'agriculture (sous le second Empire), Ecole Nationale d'Agriculture (sous la III<sup>ème</sup> république) puis Ecole Nationale Supérieure Agronomique ou encore Agro de Montpellier, à partir de 1961, c'est-à-dire depuis qu'elle délivre, comme sa jeune sœur de Paris, le titre d'Ingénieur Agronome.

### **SAINTPIERRE ET SA FAMILLE**

Hoche Camille Saintpierre, qui était appelé Camille Saintpierre pour le distinguer de son père Hoche Saintpierre, est né le 6 novembre 1834. Il appartient à une vieille famille languedocienne, établie à Saint-Georges-d'Orques, à proximité immédiate de Montpellier. Cette famille blasonne : « *de gueules, à la fasce d'argent accompagné d'un croissant en chef et de deux roses du même en pointe* ». Elle vit de l'agriculture. Elle possède de riches domaines produisant vin, laine et huile d'olive. Elle transforme ses produits agricoles, possède distillerie et moulin. Lui appartient aussi la propriété « Bellevue », à proximité de la route de Lodève.

Le père de Camille Saintpierre, Hoche Saintpierre, est pharmacien. Il a été maire de Montpellier, en 1848, après que les républicains ont décrété la dissolution et le remplacement des conseils municipaux. Cependant le nouveau maire n'est resté en place qu'un seul trimestre ! En effet, Hoche Saintpierre avait été choisi par une commission départementale dont on peut se demander si elle n'avait pas outrepassé ses prérogatives. Le préfet devait nommer par la suite une autre personnalité... avant de la destituer avec tout son conseil municipal pour organiser une nouvelle équipe... à titre provisoire ! Bref, en 7 mois, du 25 février 1848 au 28 septembre de la même année, la ville de Montpellier a connu sept maires successifs... si aucun n'a été oublié ! Mais, la contribution de Hoche Saintpierre ne fût pas négligeable pour autant. Premier maire de cette folle année de transition, il eut la sagesse de conserver avec lui la plupart des conseillers de l'équipe royaliste. Il évita de stériles discussions politiques et fit voter différentes mesures d'assistance à des corps de métiers ruinés ou en situation financière difficile. Bref, il réussit à éviter, sinon le désordre dans la municipalité, du moins les troubles à l'ordre public.

La mère de Camille Saintpierre est née Elise Poutingon. A Montpellier, la rue Poutingon est proche de l'hôtel des ventes. L'oncle maternel de Camille, Jean-François-Xaerer-Jules Poutingon, fut vice-président du Conseil de préfecture de l'Hérault. Le grand-père maternel de Camille, César Poutingon était docteur en Médecine. La sœur de Camille, Jeanne-Julie Saintpierre, née trois ans après son frère, épouse à 18 ans, en 1856, un avocat de 36 ans, Jean-Baptiste Ferrouillat, sénateur républicain du Var et futur Ministre de la Justice. Saintpierre aura donc de solides appuis. En plus, dans les trois familles citées, on est volontiers franc-maçon. Hoche Saintpierre est inscrit dans une loge. Son fils Camille l'est aussi. Du côté Poutingon, c'est la même chose. Le neveu de Camille Saintpierre, Paul Ferrouillat fera partie du même type de société.

Les Saintpierre ont acheté ou construit le mas de Rochet, à Castelnau-le-Lez. La maison de maître a beaucoup d'allure : frontons, statues, verrières y trouvent des places soigneusement calculées. Derrière l'édifice, du côté de la mer, la ferme est installée avec son hangar typique porté par de hauts piliers de pierres de Castries. On sait qu'en 1896, après le décès de Saintpierre, mais du vivant de sa femme, la propriété représentera encore 50 ha de vignes d'un seul tenant, les constructions se trouvant au milieu. Aujourd'hui presque tout ce domaine est construit ! Devant la maison, du côté du centre de Castelnau, un magnifique parc est planté de grands arbres. Il accueillera, beaucoup plus tard, la clinique de Rochet. Malheureusement, la grande maison a été construite trop vite, avec des matériaux de faible qualité. A l'heure actuelle, elle est abandonnée. Elle se dégrade. On n'ose l'abattre. Elle n'est guère réparable. On la cache pudiquement derrière des haies en attendant qu'elle s'écroule seule avec la page d'histoire qu'elle représente.

Après avoir fait un stage dans l'officine paternelle, le jeune Camille Saintpierre, est d'abord inscrit en Pharmacie, de 1853 à 1855. Puis il bifurque vers des études médicales.

## SAINTPIERRE ET LA FACULTE DE MEDECINE

Camille Saintpierre obtient le titre de docteur en Médecine, en 1857. Il a alors 23 ans. Ensuite, il concourt, en mai 1860, pour l'agrégation. Pour cela, il lui faut rédiger un mémoire. Celui-ci traite de la putréfaction. Nous y reviendrons. Saintpierre, réussit le concours d'agrégation et l'emporte sur Gustave Planchon, le frère de Jules-Emile Planchon, celui qui jouera un rôle majeur dans la lutte contre le phylloxéra et aura sa statue dans le square de la gare de Montpellier. Saintpierre obtient alors le titre de professeur agrégé. Mais, à la faculté de médecine, ce succès ne conduit pas à l'attribution d'une chaire. On peut croire alors que c'est seulement une question de temps. En effet, Saintpierre semble de taille à poursuivre une belle carrière universitaire. Il se révèle rapidement un scientifique prolifique. Trois ans après sa thèse d'agrégation, il a déjà écrit plus de 30 publications. Sur l'ensemble de sa carrière et en dépit des charges qu'il assurera par ailleurs, il rédigera au moins 92 communications. Elles ont été recensées [DULIEU, 1990]. C'est la raison pour laquelle il ne nous semble pas utile d'en reproduire ici la liste. Par ailleurs, Saintpierre, est cité près de vingt fois par L. Dulieu dans les pages de son ouvrage de synthèse. On apprend qu'il a collaboré avec Béchamp, Pécholier, Estor et d'autres encore. Les publications de Saintpierre intéressent toutes sortes de sujets médicaux et agricoles. On lui doit par exemple : « *Etudes théoriques et pratiques sur les maladies réputées utiles* », « *Mémoire sur la préparation et les caractères du sous-nitrate de Bismuth* », « *Pesage des vins substitué au mesurage* ». Une part importante des recherches concerne le rôle médical du climat : « *L'ozone atmosphérique et les maladies régnantes* », « *Essai historique et médical sur les constitutions propres au climat de Montpellier* », etc. Une synthèse en a été donnée [IZARN, 2000]. On note une dispersion thématique assez caractéristique d'une époque où l'on pouvait embrasser plusieurs disciplines. Mais ces travaux, d'apparence hétérogène, sont vus au travers du prisme de la chimie. C'est elle qui donne à l'œuvre son unité méthodologique. Les supports des publications sont divers : *Comptes-rendus de l'Académie des sciences* ; *Montpellier médical*, *Bulletin de la Société d'Agriculture de l'Hérault*. Il écrit aussi dans le *Messager Agricole*, journal local mais de haut niveau auquel il collabore assez régulièrement en même temps que Pasteur, Planchon, Marès et d'autres encore.

Saintpierre lit l'allemand, l'italien, l'espagnol.



Camille Saintpierre

En mai 1863, il se porte candidat au concours ouvert pour occuper, à la faculté de médecine, la chaire de « *Thérapeutique et de matière médicale* ». Il ne se fait guère d'illusions; il se présente seulement pour prendre date. Dans le préambule de son mémoire de candidature, il écrit : « *Nous avons la conviction que nos juges, appréciant favorablement les motifs qui nous font agir, voudront bien tenir compte de nos efforts et nous faire un titre, sinon aujourd'hui, au moins dans l'avenir* ». En effet, Saintpierre a 29 ans et est encore bien jeune pour prétendre obtenir un poste de professeur. Il n'est pas reçu au concours; chacun s'y attendait. Il doit donc se contenter de son poste de chef de travaux et d'agrégé en chimie. En conséquence, il ne peut pas donner de cours magistral en amphithéâtre, sauf pour remplacer un professeur absent. Encore faut-il pour cela qu'il s'inscrive sur une liste et attende son tour de remplacement. Cette situation va durer cinq ans.

En 1868, ses relations avec la faculté de médecine se dégradent. En effet, il adresse au Doyen une lettre « *pour être transmise à Monsieur le Ministre de l'Instruction publique* ». Cette lettre figure dans son dossier. Une copie a-t-elle été acheminée jusqu'à Paris ? On peut en douter. Saintpierre explique, dans ce courrier, qu'il est intéressé par une suppléance de 6 mois liée à l'absence du professeur Bérard. On comprend - même s'il ne le dit pas - qu'un remplacement si long serait l'occasion pour lui de faire la preuve de ses capacités professorales. Saintpierre précise que cet intérim lui revient de droit. Mais, un de ses confrères agrégé n'a pas craint d'écrire directement au Ministre pour être nommé à ce poste, par faveur dit Saintpierre. Il tient donc à protester; il espère que ce « *procédé inconvenant n'emportera pas la décision* ».

Il n'est pas certain que le Doyen ait apprécié la démarche de Saintpierre. A l'Ecole de Médecine, on n'aime pas toujours ceux qui font des vagues. A la suite de cela, on a peut-être fait comprendre au jeune homme qu'il ferait mieux de

s'en aller. D'après Louis Dulieu [DULIEU, 1990], Saintpierre exerce comme professeur agrégé à la Faculté de Médecine jusqu'à la date de sa démission, le 16 décembre 1874. Mais, il a probablement perdu bien plus tôt l'espoir de faire une grande carrière médicale.

Mais Saintpierre quitte peut-être la faculté de Médecine pour des raisons plus profondes. Revenons au mémoire qu'il a rédigé, en 1860, pour son agrégation. Celui-ci porte, en deuxième page, la dédicace suivante : « *A Monsieur L. Pasteur comme un modeste tribut de reconnaissance pour le savant dont les travaux et les ingénieuses découvertes ont offert à nos recherches une voie toute tracée* ».

Le grand biologiste reçoit un exemplaire du document à une époque où il doit lutter très fortement pour faire admettre ses idées. Rappelons en effet que la querelle sur la génération spontanée intervient en 1862. Pasteur prête donc attention au travail de Saintpierre. Il écrit à son propre père : « *Je t'adresse une brochure sur la fermentation qui a fait l'objet d'une thèse dans un concours récent de la Faculté de Montpellier pour l'Agrégation. Ce travail m'a été dédié par son auteur que je ne connais pas du tout, circonstance qui montre que mes résultats se répandent et qu'on y donne une assez grande importance. Je n'ai lu encore que les dernières pages de cet écrit, lesquelles m'ont satisfait. Si le reste y répond, c'est un très bon résumé, entièrement conçu dans la direction nouvelle de mes travaux qui ont été bien compris par ce jeune docteur* » [in : VALLERY-RADOT, 1900 - La vie de Pasteur].

Pour Saintpierre, être pasteurien n'est pas un choix facile. D'abord, la faculté de médecine de Montpellier est dans son ensemble opposée à Pasteur. Elle a fait sien le vitalisme de Barthez (1754-1806), vision synthétique postulant assez justement que le tout n'est pas réductible aux parties. Une synthèse, accessible au non spécialiste en a été donnée [LAVABRE-BERTRAND, 2000]. Mais Lordat (1773-1870) vient ensuite et égare dans les théories philosophiques cette médecine détachée des faits et de l'expérimentation [LAVABRE-BERTRAND, 1990, a et b]. Surtout, Saintpierre commence sa carrière avec Antoine Béchamp (1816-1908) l'un des membres de son jury de thèse. C'est avec Béchamp qu'il signe sa première publication en 1867. Il y en aura 7 autres en commun. Or Béchamp déteste Pasteur. Ce Montpelliérain n'est pas un mauvais scientifique et n'est en rien défenseur de la génération spontanée (hétérogénie). L'article qu'il publie en août 1863 dans le *Messenger Agricole* pour servir de préface à ses *Leçons sur la fermentation vineuse et sur la fabrication des vins* est excellent et même pasteurien quant au fond. Mais Béchamp considère qu'il a une antériorité sur Pasteur dans un certain nombre de découvertes. Il reproche au savant ce qui serait appelé aujourd'hui un défaut de citation. Au cours du temps, Béchamp qui était parti dans la bonne direction et avait tout pour bien réussir sa carrière scientifique va dériver, inexplicablement, vers des théories très discutables. Pour lui, les êtres vivants sont constitués de corpuscules élémentaires, les microzymas (producteurs microscopiques d'enzymes) supposés se séparer à la mort de l'individu et se réorganiser ultérieurement en un autre être vivant [LAVABRE-BERTRAND, 1990, c]. Bien sûr, on peut évoquer les virus qui sautent d'êtres

vivants en être vivants en se développant au passage ou en mourant par cohortes entières et ainsi prétendre que Béchamp était un visionnaire. Mais ce rapprochement rétrospectif de théories anciennes et non démontrées avec des découvertes scientifiques faites postérieurement nous paraît peu convenable. C'est à ce jeu que la réputation de Nostradamus s'est construite ! Pasteur est encore moins indulgent que nous. Il n'hésite pas à écrire que les critiques de Béchamp ne l'intéressent pas car elles manquent de rigueur [DEBRE, 1994]. Sur la fin de sa vie, Béchamp, pensant qu'on n'avait pas reconnu à sa juste valeur sa contribution à la connaissance de la vie et des maladies, se vengera en écrivant un ouvrage intitulé : « *Louis Pasteur, ses plagiats chimicophysiologiques et médicaux* » [1900].

On a écrit que la brouille entre Béchamp et Pasteur était liée aux recherches sur la maladie des vers à soie. Nous avons repris cette hypothèse dans notre ouvrage sur l'Ecole d'agriculture. Mais Béchamp se plaint déjà de Pasteur en 1863 alors que celui-ci ne s'intéresse aux vers à soie qu'à partir de 1865, à la demande expresse de J.B. Dumas. En fait, dans sa jeunesse, Béchamp a rencontré Pasteur à Strasbourg et travaillé avec lui. Or, si Pasteur était un très grand savant, il était un patron plutôt médiocre allant même jusqu'à tenir ses assistants dans l'ignorance de l'objet des manipulations qu'il leur faisait faire [DEBRE, 1994]. Nous sommes donc loin de l'imagerie populaire du savant plein de bonhomie. Mais, comme l'écrivait Jean Boulaine dans l'un des paragraphes d'un livre que nous avons co-signé : « *La troisième république a eu besoin de magnifier les bienfaiteurs du peuple pour le centenaire de la révolution ... Il fallait constituer le panthéon national de l'enseignement primaire* » et donc faire des saints de tous les grands hommes : courageux Vercingétorix, bon roi Henri IV, admirable Pasteur, etc. Donc, Béchamp n'avait peut-être pas tous les torts. Mais, ses protestations n'intéressèrent personne car il n'avait ni le génie de Pasteur, ni un laboratoire à Paris, ni de nombreux admirateurs dans tout le gotha scientifique...

Quoiqu'il en soit, avoir Béchamp pour patron et Pasteur pour maître à penser n'était certes pas facile pour le jeune Saintpierre ! En plus, il n'avait pas peur d'exprimer ses idées. En 1862, il avait publié dans « *Montpellier Médical* » un article intitulé « *Des générations dites spontanées* ». Il y résumait et défendait parfaitement les idées de Pasteur. Pouchet, professeur à Rouen et chef de l'école des « *hétérogénistes* » était critiqué.

En 1863, lorsque Saintpierre a été candidat pour la chaire de Thérapeutique à la faculté de médecine, il n'a pas craint de résumer ainsi, dans son mémoire, l'article qu'il avait publié l'année précédente : « *Nous discutons ici de nouveau les questions relatives à l'hétérogénie, que nous avons déjà étudiées dans notre thèse. Nous concluons, dans l'état actuel de la science, à la non-valeur de tous les faits de prétendue génération spontanée, et nous partageons l'opinion de M. Pasteur sur la panspermie (panspermie = présence généralisée de germes dans le milieu naturel)* ».

Cette position favorable à Pasteur dans un milieu qui était hostile au savant a sans doute participé au blocage de la carrière universitaire de Saintpierre. Les

structures d'enseignement ne s'assurent pas toujours le concours des hommes les mieux à même de les servir...

En 1882, Pasteur viendra à Montpellier pour faire une conférence. Le détail de la journée est donné par VALLERY-RADOT [1900]. Compte tenu du contexte, Pasteur ne s'exprimera pas dans les murs de la faculté de médecine. Il préférera l'Ecole d'agriculture à la renommée encore incertaine et à l'amphithéâtre trop petit. Mais là, Pasteur sera en terre amie. A cette occasion, il ne put rencontrer Saintpierre qui était mort un an plus tôt. En revanche, à l'Ecole d'Agriculture Pasteur a retrouvé son ancien collaborateur Eugène Maillot.

Résumons en quelques mots l'histoire de Maillot. Brillant élève, il avait été reçu à la fois à Polytechnique et à l'Ecole Normale de la rue d'Ulm. Il avait opté pour cette dernière où Pasteur avait son laboratoire. Remarqué par le savant, le jeune homme était devenu un de ses préparateurs [VALLERY-RADOT, 1884 - DEBRE, 1994]. Quand Pasteur, sollicité par J.Baptiste Dumas, avait accepté d'étudier la maladie des vers à soie, Maillot l'avait accompagné dans ses cinq séjours à Alais (Alès), entre 1865 et 1869. Ultérieurement, en 1873, Maillot avait obtenu le poste de professeur de sériciculture à l'Ecole d'Agriculture de Montpellier.

## **SAINTPIERRE ET LA TECHNOLOGIE**

En 1860, à l'époque du Concours régional de Montpellier, Saintpierre a été secrétaire de l'exposition industrielle. A ce titre, il a visité la plupart des usines du département. Il en a tiré des articles que le « *Messenger du Midi* » a publiés et qui ont eu du succès. A la suite de cela, l'auteur a synthétisé son expérience en un ouvrage publié en 1865 et intitulé : « *L'industrie du Département de l'Hérault* ». Le texte est couronné par l'Institut en 1866.

Ce petit livre in-16° de 278 pages figure dans la bibliothèque de l'ENSA de Montpellier. Il est peu connu et c'est très dommage car il donne une image précise de l'état de l'industrie dans notre département, au milieu du 19<sup>ème</sup> siècle. A l'époque, cette industrie est largement liée à l'agriculture : obtention des corps gras, distillation d'alcool, fabrication d'engrais organiques, sécheries de poisson, tanneries, manufactures de draps, magnaneries et filatures, huileries, etc. Nous ne pouvons pas faire ici le tour de ces questions qui nous éloigneraient trop de notre sujet principal.

En 1864, associé à Pécholier, lui aussi agrégé de l'Ecole de Médecine et par ailleurs membre de notre Académie, Saintpierre, publie une étude sur l'hygiène des employés à la fabrication du verdet. La même année, il fait éditer un opuscule : *Etude d'hygiène sur quelques industries des bords du lez*. Il publiera aussi sur l'hygiène des ouvriers peaussiers, écrira différentes notes sur les risques d'asphyxie occasionnés par la présence « d'acide carbonique » (gaz carbonique) dans les foudres et cuves. On voit donc Saintpierre préoccupé des risques du travail dans le monde ouvrier.

Mais nous ne pouvons cacher que les travaux scientifiques de Saintpierre, avec ou sans Pécholier, nous paraissent aujourd'hui assez superficiels et parfois orientés : on loue « *l'influence généralement heureuse du travail des peaux sur*

*les constitutions* », on admire « *le développement des muscles thoraciques des ouvrières polissant les marbres* »... tout en oubliant d'ausculter leurs poumons.

En 1869, à l'âge de 35 ans, Saintpierre se marie à Carpentras, le 19 juillet, avec Blanche Paule Hippolyte Barret. Celle-ci a 20 ans. Comme Camille, elle a déjà perdu son père. Ses deux oncles maternels sont présents à la cérémonie et témoins. L'un, Maurice Hyacinthe Jacques Fortunet (grand-oncle en fait) a été membre du Conseil Général de Vaucluse. Le couple aura cinq enfants : René (né en 1870), Adrienne (1873), Marcelle (1876), Marie-Thérèse (1878), Noëlle (1880). René fera sa carrière en Orient Il aura à son tour trois enfants dont un seul fils Robert qui est âgé aujourd'hui de 84 ans. Mais ce petit-fils de Camille n'a eu que des filles si bien que le nom de Saintpierre disparaîtra dans cette branche de la famille. En revanche, il reste beaucoup de « Saintpierre » dans l'Hérault, sans doute des cousins plus ou moins éloignés.

Revenons à Camille. La Faculté n'offrant plus à Saintpierre un avenir intéressant, il faut envisager une réorientation pour ce jeune et brillant médecin et chimiste. L'agriculture paraît une bonne direction, pour toutes sortes de raisons :

D'abord, ses compétences en biologie et en chimie pourraient être valorisées, en agriculture, en particulier par l'étude de la transformation industrielle des produits agricoles. En plus, il maîtrise des techniques d'analyse très utiles à une époque où les engrais minéraux commencent à faire leur apparition et doivent être testés dans des parcelles expérimentales.

Ensuite, l'agriculture ne lui est pas étrangère. Les Saintpierre ont des vignes ! Il y a donc une tradition familiale en matière viticole. A la mort de son père, Camille doit diriger lui-même le domaine familial. Il est convié à faire partie de la Société centrale d'agriculture de l'Hérault. Il en devient secrétaire.

Enfin, il connaît les industriels de l'Hérault. Il est allé les voir pour constituer son ouvrage. Il saura donc trouver des débouchés pour des étudiants en agriculture.

Dans ce contexte, en 1872, lorsque l'Ecole d'agriculture est prête à fonctionner après une mise en place difficile, Saintpierre qui a 38 ans est nommé professeur de Technologie agricole, le 27 avril. Il s'agit de présenter aux élèves toutes les questions que nous avons évoquées et que l'on classe aujourd'hui dans les industries de transformation des produits végétaux et animaux : conservation des fruits, matières tinctoriales, fabrication du vin, etc. Ce sont des sujets si importants que le « *Messenger agricole* » reproduit le plan des cours de Saintpierre. Il faut dire qu'à l'époque l'Ecole d'agriculture, toute nouvelle, attire si peu les élèves que les autorités ont décidé d'admettre aux cours toutes les personnes de Montpellier qui en feraient la demande ! La chose était sympathique et la formation permanente inventée avant la lettre. De nombreux auditeurs libres furent donc admis sans qu'ils aient à faire la preuve du moindre niveau d'instruction.

Quoiqu'il en soit, c'est la première fois qu'une chaire de Technologie est installée dans une Ecole d'agriculture par le Ministère. Grignon sera dotée de la



même façon, mais après Montpellier ! Dès lors, Saintpierre bâtit son cours en défricheur. Concernant les engrais, il se réfère à Georges Ville dont le portrait avait été fait dans cette enceinte [LEGROS, 1996]. Or Georges Ville, comme Pasteur, était un précurseur très critiqué tout en ayant raison sur beaucoup de points. Cela montre la perspicacité de Saintpierre qui sait forger son jugement et se référer à de bons maîtres, même s'ils ne sont pas encore à la mode !

## **SAINTPIERRE ET LA DIRECTION DE L'ECOLE D'AGRICULTURE**

En 1875, le directeur de l'Ecole d'agriculture s'appelle Loeuillet. Brave homme, il n'a eu aucune chance dans sa carrière. Directeur de l'Ecole de la Saulsaie, dans l'Ain, il a assisté à la fermeture de l'établissement et à son transfert à Montpellier, sur ordre des Ministres du second Empire, ceci dans une totale impréparation et en pleine guerre de 1870. A Montpellier, Loeuillet a organisé l'édification des nouveaux bâtiments mais cela a coûté cher, les constructions ont été bâclées, un mur de pignon s'est même écroulé sous son propre poids entraînant la mort de plusieurs ouvriers. Enfin, l'école était à peine en état de marche que le phylloxéra est arrivé pour en détruire toutes les vignes ! Usé, Loeuillet part en retraite.



Camille Saintpierre

Saintpierre, fort de ses appuis, de ses compétences, de son expérience et du prestige qui s'attache à la faculté de Médecine est nommé directeur de l'Ecole d'agriculture en remplacement de Loeuillet, le 31 octobre 1875 pour entrée en fonction le 1<sup>er</sup> janvier 1876. L'expérience va montrer qu'on ne pouvait pas faire un meilleur choix. D'abord, ce chimiste, médecin et finalement agronome a la largeur de vue nécessaire. Son esprit de chercheur le porte à traiter les problèmes agricoles au meilleur niveau. Ensuite, Saintpierre est l'enfant du pays. Ancien

élève du lycée de Montpellier, allié ou ami de différents notables locaux, il connaît tout le monde. Il va réussir à intégrer dans la vie régionale cette Ecole venue d'ailleurs et greffée dans le Midi d'une manière brutale et artificielle. Enfin, nous l'avons vu, il est sans doute une des personnes qui connaît le mieux le département de l'Hérault et ses problèmes.

Saintpierre, on le sait, appartient à la Société Centrale d'Agriculture de l'Hérault. Quelques jours après la découverte du phylloxéra, le 15 juillet 1868 [LEGROS et ARGELES, 1993], il avait été nommé rapporteur de la commission constituée par cette Société pour prendre des mesures. En réalité, la commission de la Société n'a pas eu d'utilité directe car le gouvernement va nommer officiellement des commissions départementales et même une commission nationale. En plus, au sein du groupe d'hommes dont fait partie Saintpierre, il y a des personnalités de premier plan, en particulier Planchon. Ce dernier ne laissera jamais quelqu'un parler à sa place ! Mais cette nomination comme rapporteur montre d'une part que Saintpierre est, depuis le début, dans l'équipe qui fait front contre le phylloxéra et d'autre part que les notables de la Société d'Agriculture ont de la considération pour lui.

Avec eux, il comprend donc immédiatement que le greffage des variétés françaises de vigne sur des racines américaines est la seule solution valable pour lutter contre l'insecte. Il croit donc inévitable la conversion complète du vignoble aux plants américains. Il réalise aussi que cela représente, pour la région, une mutation considérable pour laquelle la tradition et l'expérience viticole ne sont d'aucun secours. Il perçoit qu'une structure d'enseignement et de recherche agronomique peut, dans ces circonstances, démontrer tout son intérêt. Sous son impulsion, l'Ecole d'agriculture, ou si on préfère le domaine de « La Gaillarde », va devenir le cœur du « *Foyer américaniste* », c'est-à-dire de ceux qui prônent les plans américains. L'institution va apporter concrètement trois grands types de services :

- D'abord elle va constituer la permanence, la vitrine, le centre de documentation et de démonstration du nouveau courant de pensée. Elle va devenir le point de rencontre et le lieu de passage obligé de tous ceux qui souhaitent connaître les nouvelles méthodes, étudier leurs difficultés et voir leurs résultats. Ainsi une collaboration efficace et de tous les instants s'instaure-t-elle entre la Société d'Agriculture et l'Ecole car les deux institutions sont complémentaires. Par exemple, des réunions organisées sur les plants américains par la Société d'agriculture se tiennent à l'Ecole, après quoi on s'en va visiter le domaine et ses vignes en voie de reconstitution. En 1900, à l'occasion du centenaire de la Société d'agriculture, on évoquera cette période en parlant de « *l'Union de la société et de l'Ecole* ».

- Ensuite, l'Ecole d'agriculture va jouer la carte du développement, c'est-à-dire assurer la formation des viticulteurs à l'utilisation des nouvelles techniques. En toutes circonstances, elle saura rester proche des préoccupations quotidiennes de ces derniers. En particulier, elle éditera une brochure sur le greffage qui sera distribuée en 10 000 exemplaires.

- Enfin et surtout, la mutation du vignoble fait surgir beaucoup de problèmes dont la solution ne peut être trouvée qu'au travers de la recherche agronomique. L'Ecole va donc entreprendre et mener à bien des travaux scientifiques dont l'urgence et l'intérêt sont clairement perçus en ces temps de crise de sous-production. Par exemple, quelles sont les compatibilités entre greffons et porte-greffes ?

Pour atteindre ces objectifs, l'un des premiers gestes de Saintpierre, comme directeur de la Gaillarde, est d'installer là une collection de vignes qui devient rapidement la plus importante de France et comprend au moins mille variétés et espèces en provenance de toutes les parties du monde viticole. Pour monter la collection, le nouveau directeur obtient diverses subventions du Conseil Général. Il est maintenant possible d'étudier les vignes américaines et la façon de s'en servir.

A titre personnel et comme beaucoup de notables montpelliérains, Saintpierre est l'un des premiers à utiliser des plans américains dans sa propriété, en particulier Solonis et Clinton sur lesquels il greffe des variétés françaises : Aramon, Petit-Bouschet et Cinsaut. Mais il n'aura pas réellement le temps de convertir son vignoble car il va mourir jeune. Le travail sera achevé par sa veuve aidée par d'un excellent régisseur : M. Clareton [FERROUILLAT, 1896].

## **LA MORT DE SAINTPIERRE**

Languedociens exceptés, la plupart des viticulteurs français a boudé pendant plusieurs années voire même quinze ans le greffage sur pieds américains, solution qui va pourtant se révéler la seule efficace et qui est encore pratiquée de nos jours. Lentement, les viticulteurs vont se convertir à l'américanisme et réaliser que les Montpelliérains ont choisi la bonne voie. Ils vont venir chez nous du Beaujolais, de Bourgogne ou d'ailleurs, par trains entiers, pour voir nos vignes qui, contrastant avec les leurs, « *végètent vigoureusement* ».

L'Ecole d'agriculture va alors se tailler une réputation considérable, état de fait que l'on a parfois du mal à percevoir aujourd'hui. En 1881, on n'est pas encore au faite de la renommée viticole qui se situera vers 1893, à l'occasion du congrès international de Montpellier. Mais, les prémices d'une sérieuse réputation se font déjà sentir. C'est hélas à l'occasion de la mort de Saintpierre. Celui-ci, au retour de l'exposition œnologique de Conegliano, en Italie, est victime d'une « *méningite rhumatismale* ». Il meurt après 10 jours de souffrances, le mardi 29 novembre 1881. Il avait 47 ans.

Les obsèques ont lieu le jeudi 1<sup>er</sup> décembre. Le cortège funèbre est précédé de quatre draps d'honneur tenus par des professeurs et des élèves de l'Ecole, tenus aussi par des professeurs agrégés de la Faculté de médecine et par des membres de la Société d'agriculture. Le cercueil est recouvert des insignes d'agrégé du défunt et accompagné de ses décorations. La Légion d'Honneur figure en bonne place. Certaines distinctions montrent le rôle international joué par Saintpierre dans la lutte contre le phylloxéra. Il est tout à la fois : Commandeur de l'ordre de Charles III d'Espagne, Officier de l'ordre du Sauveur

de Grèce, Chevalier de l'ordre de la couronne de fer d'Italie, Commandeur de l'ordre du Christ de S.M. le Roi du Portugal. Dans l'assistance, on remarque le Général Chagrin-Saint-Hilaire, commandant le 16<sup>ième</sup> Corps d'Armée et le Maire de Montpellier avec ses adjoints. Messieurs les doyens des Universités sont présents.

Tous les journaux des régions viticoles reprennent l'événement, y compris à Rome et à Madrid. Loeuillet, en retraite depuis bientôt 6 ans dans l'Ille-et-Vilaine, peut lire dans la Presse des phrases telles que celle-ci : « *Le nom de Monsieur Saintpierre vivra toujours dans les Annales de l'Ecole Nationale d'Agriculture, dont il a été second directeur, mais dont il est juste de dire qu'il fut le créateur véritable...* ».

En 1972, soit donc près d'un siècle après les événements dont nous parlons, l'Ecole de Montpellier reçut une lettre provenant de Yale, au Connecticut. Un professeur de biochimie de la très célèbre université américaine voulait obtenir une biographie de Saintpierre...

Louis Vialla, Président de la Société d'agriculture, avait suggéré, lors de l'enterrement du directeur, la construction d'une statue à la mémoire du disparu. On ouvre donc une souscription à laquelle participent des professeurs et élèves de Montpellier, Grignon et Grand-Jouan (qui sera déplacée ultérieurement à Rennes). Le Ministre de l'Agriculture offre le marbre nécessaire. Le buste est taillé par Baussan. L'inauguration intervient, à la Gaillarde, le 29 novembre 1884, jour anniversaire de la mort de Saintpierre. De nombreux discours sont prononcés en face du monument, sur le socle duquel on peut lire : « *A Camille Saintpierre 1834-1881* » [COLLECTIF, 1885]. Certains orateurs, comme toujours en de telles circonstances, s'embarquent dans des phrases dont ils ne mesurent pas bien la portée. Ainsi Foëx, nouveau directeur de l'Ecole, affirme : « *Et maintenant, mon bien cher et regretté Ami, vous voilà à la place où vous appelaient les vœux de vos collègues, de vos anciens élèves et de vos amis* ». Le défunt comprit très certainement que Foëx s'adressait à la statue et non pas directement à lui. De toute façon, Saintpierre en avait entendu d'autres. Le jour de ses obsèques François Convert, professeur d'économie, s'était écrié : « *L'Ecole d'agriculture regrette aujourd'hui la perte d'un directeur dont les rares qualités sont trop connues pour qu'il soit nécessaire de les rappeler* ». On retiendra surtout l'émotion générale et la véritable affliction des participants. Au moment où l'assistance allait se disperser, une dépêche est remise à Louis Vialla. Il la lit : « *Au nom des viticulteurs narbonnais, saluez le buste de notre regretté ami Saintpierre* ».

Les Ecoles d'agriculture ont rendu hommage à leurs fondateurs. L'effigie de Mathieu de Dombasle est à Roville [LEGROS et ARGELES, 1994], celle de Bella est à Grignon, celle de Tisserand à l'Agro de Paris [BOULAIN et LEGROS, 1998] et celle de Rieffel a été transportée de Grand-Jouan jusqu'à Rennes. Mais Montpellier, négligeant son premier directeur Loeuillet, a choisit à tout jamais d'honorer son deuxième : Saintpierre. Nous ne pouvons occulter ce fait qui appartient maintenant à l'histoire de notre institution.

A l'ENSA.M, des centaines de personnes passent chaque jour devant le buste de Saintpierre. Des milliers de Montpelliérains l'ont fait également en se rendant au bal de l'Ecole d'agriculture. Pour tous ceux-là, rappelons en guise de conclusion le jugement de Jules-Emile Planchon, homme peu enclin à complimenter ses contemporains et qui s'est souvent distingué par de féroces pamphlets, bien tournés, destinées à ses collègues de l'université. Il a écrit de Saintpierre :

*« Aptitude technique, intelligence, activité toujours en éveil, faculté de convertir à ses idées et de faire concourir à ses desseins les hommes de toute opinion, tact admirable et bienveillance parfaite dans ses rapports avec ses collaborateurs, avec ses élèves, avec le public, Saintpierre avait tout ce qui entraîne, tout ce qui séduit, tout ce qui commande le succès. Aussi lui a-t-il suffi de peu d'années pour faire de la Gaillarde non pas seulement l'Ecole Régionale par excellence du sud-est de la France, mais un vrai centre d'agriculture scientifique pour tout le bassin de la Méditerranée ».*

## **BIBLIOGRAPHIE**

- BOULAIN J. et LEGROS J.P., 1998. *D'olivier de Serres à René Dumont, portraits d'agronomes*. Coll. Tec/Doc, Lavoisier, 320 p.
- COLLECTIF, 1885. *Inauguration du monument élevé à la mémoire de Camille Saintpierre*. Typographie Bochm et Fils, Montpellier, 31 p (Bibliothèque ENSAM : H 214).
- DEBRE Patrice, 1994. *Louis Pasteur*. Coll: Grandes Biographies Flammarion, 563 p.
- DULIEU L., 1988. *La Médecine à Montpellier*, tome IV. De la première à la troisième république. 1<sup>ière</sup> partie. Les Presses Universitaires, 612 p.
- DULIEU L., 1990. *La Médecine à Montpellier*, tome IV. De la première à la troisième république. 2<sup>ème</sup> . Les Presses Universitaires, 1092 p.
- FERROUILLAT P., 1896. *Les celliers*. Description des principaux celliers du Midi, du Bordelais, de la Bourgogne et de l'Algérie.
- IZARN P., 2000. *L'hippocratismes à Montpellier et dans la France méridionale de la fin du XVIIIème siècle au début du XIXème siècle*. In : Hellénisme et hippocratismes dans l'Europe méditerranéenne : autour de D. Coray. Actes du coll. 1998 du Centre d'Histoire Moderne et Contemporaine. Edit. Université Paul Valéry, pp. 121-131.
- LAVABRE-BERTRAND T., 1990. *Les microzymas d'Antoine Béchamp*. Pages 234-235. In: La médecine à Montpellier, du XIIème au XXIème siècle, Editions Hervas, 525 p.
- LAVABRE-BERTRAND T., 1990. *Barthez et le vitalisme*, pp 143-144. In: La médecine à Montpellier, du XIIème au XXIème siècle, Editions Hervas, 525 p.
- LAVABRE-BERTRAND T., 1990. *Lordat et le vitalisme philosophique*, pp 202-203. In: La médecine à Montpellier, du XIIème au XXIème siècle, Editions Hervas, 525 p.
- LAVABRE-BERTRAND T., 2000. *Place de l'hippocratismes dans le vitalisme montpelliérain*. In : Hellénisme et hippocratismes dans l'Europe méditerranéenne : autour de D. Coray. Actes du coll. 1998 du Centre d'Histoire Moderne et Contemporaine. Edit. Université Paul Valéry, pp. 133-148.
- LEGROS et ARGELES J, 1993. *L'invasion du vignoble par le phylloxera*. Conférence. Bull. Acad. Sci. et Lettres de Montpellier, tome 24, pp. 205-223.
- LEGROS J.P., ARGELES J., 1994. *La ferme exemplaire de Mathieu de Dombasle*. Conférence. Bull. Acad. Sci. et Lettres de Montpellier, tome 25, pp. 231-253.

- LEGROS J.P., 1996. *Georges Ville et son combat pour les engrais chimiques*. Conférence du 15/4/96. Bull. Acad. Sci. et Lettres de Montpellier, tome 27, pp.117-134.
- LEGROS J.P. et ARGELES J., 1997. *L'odyssée des agronomes de Montpellier*. Les Presses du Midi, 400 p.
- SAINTPIERRE C., 1865. *L'industrie du Département de l'Hérault*. Etudes scientifiques, économiques et statistiques. Imprimerie Gras. Chez Coulet libraire, Montpellier, 283 p.
- VALLERY-RADOT R., 1884. *M. Pasteur, Histoire d'un savant par un ignorant*. Paris, Hetzel et Cie, Editeurs, 389 p.
- VALLERY-RADOT R., 1900. *La vie de Pasteur*. Librairie Hachette et Cie, dixième édition (1905), 692 p.